

Des souverains plurilingues pour un royaume multilingue : d'Alphonse d'Aragon à Ferdinand de Naples (1442-1503)

FLORENCE BISTAGNE*

Université d'Avignon

Resumé

Le Royaume de Naples sous la Monarchie aragonaise (1442-1503) a dû négocier entre la domination ibérique et l'identité « italienne » de la Renaissance. Les nouveaux dirigeants ont dû gagner leur légitimité et l'italianité qui leur manquait en utilisant une politique linguistique et culturelle particulière, basée sur l'hybridation. En effet, si du point de vue littéraire, le latin jouait le rôle de langue prestigieuse, pour les autres niveaux de langage, la création d'un langage « mixte » compréhensible, de plus en plus italianisée au fil du temps, a permis de s'adresser à tous les cercles sociaux de l'ensemble des territoires. Il n'est pas surprenant qu'un des premiers auteurs à écrire en italien toscan vulgaire normalisé à l'époque de la « questione della lingua », au début du XVI^e siècle, soit le Napolitain Jacopo Sannazzaro.

Mots-clés : multilinguisme, bilinguisme, humanisme napolitain, Giovanni Pontano, prestige.

* © Florence Bistagne | CC BY-SA 4.0 | Article reçu de 3 mars 2023, accepté le 1 mai 2023 et publié en décembre 2023 | florence.bistagne@univ-avignon.fr | <https://orcid.org/0000-0001-7798-7606>.

Le présent article est issu du second volet d'un programme de recherches sur le plurilinguisme au royaume de Naples effectué grâce à une délégation en tant que chercheuse résidente à l'École française de Rome en 2021.

Sobirans plurilingües per a un regne multilingüe: d'Alfons d'Aragó a Ferran de Nàpols (1442-1503)

Resum

El Regne de Nàpols sota la monarquia aragonesa (1442-1503) va haver de negociar entre la dominació ibèrica i la identitat «italiana» renaixentista. Els nous governants van haver de guanyar-se la legitimitat i la italianitat que els faltava mitjançant l'ús d'una política lingüística i cultural particular, basada en la hibridació. En efecte, si, des d'un punt de vista literari, el llatí tenia un paper de llengua de prestigi, per als altres nivells de llenguatge la creació d'una llengua comprensible «mixta», cada vegada més italianitzada al llarg del període, va permetre dirigir-se a tots els cercles socials de tots els territoris. No és cap casualitat que un dels primers autors que va escriure en italià toscà vulgar normalitzat en l'època de la «questione della lingua», a l'inici del segle XVI, fos un napolità, Jacopo Sannazaro.

Paraules clau: multilingüisme, bilingüisme, humanisme napolità, Giovanni Pontano, prestigi.

Soberanos plurilingües para un reino multilingüe: de Alfonso de Aragón a Fernando de Nápoles (1442-1503)

Resumen

El Reino de Nápoles bajo la monarquía aragonesa (1442-1503) tuvo que negociar entre la dominación ibérica y la identidad «italiana» renacentista. Los nuevos gobernantes tuvieron que ganar su legitimidad y la italianidad que les faltaba mediante el uso de una política lingüística y cultural particular, basada en la hibridación. En efecto, si desde el punto de vista literario, el latín desempeñaba el papel de lengua de prestigio, para los demás niveles de lenguaje, la creación de una lengua comprensible «mixta», cada vez más italianizada a lo largo del periodo, permitió dirigirse a todos los círculos sociales de todos los territorios. No es casualidad que uno de los primeros autores en escribir en italiano toscano vulgar normalizado en la época de la «questione della lingua», a principios del siglo XVI, fuera el napolitano Jacopo Sannazaro.

Palabras clave: multilingüismo, bilingüismo, humanismo napolitano, Giovanni Pontano, prestigio.

Plurilingual sovereigns ruling a multilingual kingdom: from Alfonso of Aragon to Ferdinand of Naples (1442-1503)

Abstract

The Kingdom of Naples under the Aragonese Monarchy 1442-1503 had to negotiate between Iberian domination and Renaissance “Italian” identity. The new rulers had to gain their legitimacy and the Italianness they lacked through the use of a particular linguistic and cultural policy based on hybridization. Indeed, if from the literary point of view, Latin played the role of prestigious language, for the other levels of language, the creation of a “mixed” understandable language, more and more Italianized throughout the period, made it possible to address all the social circles of all territories. It is no coincidence that one of the first authors to write in vulgar standardized Tuscan Italian at the time of the “questione della lingua” in the early sixteenth century was the Neapolitan Jacopo Sannazaro.

Keywords: multilingualism, bilingualism, Neapolitan humanism, Giovanni Pontano, prestige.

1. *Le contexte napolitain*

En 1442, Alphonse d’Aragon, roi de Sicile, Valence, Jérusalem, Hongrie, Majorque, Sardaigne, Corse, comte de Barcelone, duc d’Athènes et de Néopatras et comte du Roussillon et de Cerdagne,¹ ainsi que figurent ses titulatures, prend possession du royaume de Naples au terme d’une guerre dynastique complexe et il est le premier représentant d’une dynastie exogène à prendre le pouvoir par la conquête. En effet, Alphonse est un souverain d’une dynastie ibérique, les Trastámara, et il a dû conquérir son royaume par les armes.² Il entre dans Naples par un

1. Alan RYDER, *Alfonso the Magnanimous. King of Aragon, Naples and Sicily, 1396–1458*, Oxford University Press, Oxford 1990.

2. Jerry H. BENTLEY, *Politica e cultura nella Napoli rinascimentale*, Guida Editore, Naples, 1995 (traduction italienne de l’original, Princeton, 1987).

triomphe à l'antique le 26 février 1443³ et il va être sans cesse en quête de légitimation. Exogène, il s'entoure d'humanistes qui ne viennent pas de son royaume et qui, comme le jeune ombrien Giovanni Pontano,⁴ sont attirés par sa réputation. Pour l'heure, sa cour est composée de Catalans qui sont venus à sa suite⁵ mais il lui faut s'ancrer dans une italianité qui lui fait défaut. Sa générosité semble sans fin⁶ et il devient

3. Fulvio DELLE DONNE, *Alfonso il Magnanimo e l'invenzione dell'umanesimo monarchico*, Isime – Istituto storico italiano per il Medioevo, Rome, 2015 ; Roberto DELLE DONNE, « La corte napoletana di Alfonso il Magnanimo: il mecenatismo regio », dans A. Selma Muñoz, dir., *La corona de Aragón en el centro de su historia 1208-1458 la monarquía aragonesa y los reinos de la corona*, Universidad de Zaragoza, Saragosse, 2008, pp. 255-271.

4. Giovanni Pontano est né le 7 mai 1429 à Cerreto di Spoleto, et il part dès 1442 rejoindre son oncle Tommaso le chancelier de Pérouse depuis 1440, à la suite de la guerre entre Norcia et Cerreto, car selon les lois civiles locales l'on doit prendre les armes à 14 ans, sauf en cas d'études hors du « contado ». Giovanni s'inscrit donc au studio de Pérouse où il suit les cours de Guido Vannucci. Cerreto perd la guerre, il n'est donc pas question d'y retourner, et d'ailleurs pour un jeune homme brillant, l'avenir est à Florence, Venise, Rome ou Naples. Voir la notice de Bruno FIGLIUOLO, *Dizionario Biografico degli Italiani*, vol. 84, 2015. Le renouveau des études sur Giovanni Pontano ne saurait faire oublier les travaux de Liliana Monti Sabia et Salvatore Monti, rassemblés dans les volumes Liliana MONTI SABIA e Salvatore MONTI, *Studi su Giovanni Pontano*, G. Germano, dir., Centro Interdipartimentale di Studi Umanistici, Messina, 2010 ni ceux de Francesco TATEO, *L'Umanesimo etico di Giovanni Pontano*, Edizioni Milella, Lecce, 1972 à ses dernières éditions, Giovanni PONTANO, *I Dia-loghi, la fortuna, la conversazione*, F. Tateo, ed., Bompiani, Rome, 2019.

5. Roxane CHILÀ, « Les hommes du roi. Essai de sociologie administrative sous le règne d'Alphonse le Magnanime », dans A. Carette, R. M. Girón Pascual, R. González Arévalo, C. Terreaux-Scotto, dirs., *Italie et Espagne entre Empire, cités et États. Constructions d'histoires communes (XV^e-XVI^e siècles)*, Viella, Rome, 2017, pp. 301-320 ; Roxane CHILÀ « "Il y en a plein la ville !" Éléments pour une histoire des Catalans à Naples à partir du règne d'Alphonse le Magnanime », en C. Quertier, R. Chilà, N. Pluchot, dirs., *Arriver en ville*, Publications de la Sorbonne, Paris, 2013, pp. 145-159.

6. Déjà Vespasiano DA BISTICCI, sans pourtant avoir accès aux sources réelles, nous donne un bon ordre de grandeur de la générosité et de la fortune qu'on prête à Alphonse, en évoquant le chiffre de *ducati venti milia* ; Vespasiano DA BISTICCI, *Le vite*, Istituto Nazionale di Studi sul Rinascimento, Florence, 1970 (vol. 1) et 1976

le Magnanime.⁷ Le choix de ce terme est plus que symbolique. En effet, sur les traces de la *Rhétorique* d'Aristote, la magnanimité est une vertu, celle qui rend « capable de faire de grandes largesses »⁸ et elle est à la fois, du côté de Socrate, celle de l'impassibilité devant les affres de la fortune et du côté de Calliclès ou d'Alcibiade, celle de l'impétuosité et du courage. Transportée dans le monde romain, cette vertu se partage entre la *magnanimitas* et la *magnitudo animi*. Au moment des guerres civiles, les *optimates*, Pompée, Caton, portent la première, les *populares*, César, Catilina, portent la seconde. Le républicain Lucain⁹ fait même de l'opposition de ces vertus l'objet de la *Pharsale*. Surnommer Alphonse « le Magnanime » c'est le placer du côté des généreux, des cléments, du pouvoir non tyrannique.

Pour parachever culturellement la conquête catalane d'un territoire qui a été depuis deux siècles dirigé par une autre dynastie exogène, les Angevins, Alphonse appelle auprès de lui des humanistes de l'Italie

(vol. II), pp. 86-87 : « Fu liberalissimo in infinito, e dava a ognuno senza rispetto ignuno. [...] Egli aveva appresso di sé moltissimi uomini dotti in ogni facultà, in modo che dava di provisione, l'anno che morì, ducati ventimila a uomini letterati » (« il était très généreux, infiniment, et il donnait à chacun sans aucun respect [...] Il avait auprès de lui de très nombreux savants dans toutes les disciplines, de sorte que, l'année de sa mort, il donna en rémunération, vingt mille ducats à des hommes de lettres »).

7. Cette épithète, qui coexiste avec d'autres, devient exclusive dans l'historiographie postérieure. Voir DELLE DONNE, *Alfonso il Magnanimo*, p. 30, qui date son entrée dans l'usage commun de façons systématique à l'époque de Giovanni Botero, en citant le passage suivant de *La Ragion di Stato*, publié à Venise en 1589 : « non Magno, ma Magnanimo fu chiamato Alfonso I Re di Napoli, per le generose sue operazioni, sì nella conquista, come nell'amministrazione del Regno, e non meno nelle cose avverse, che nelle prospere » (« ce n'est pas Grand mais Magnanime que fut appelé Alphonse I Roi de Naples, grâce à ses généreuses actions, que ce soit dans la conquête comme dans l'administration du Royaume et tant dans l'adversité que dans la prospérité »), Giovanni BOTERO, *Della ragion di stato*, P. Benedittini, R. Descendre, eds., Einaudi, Turin, 2016, p. 83.

8. *Rhétorique*, II, II.

9. *Pharsale*, I, 130 et ss.

entière : Antonio Beccadelli, dit le Panormita, le Sicilien,¹⁰ Lorenzo Valla le Romain,¹¹ Bartolomeo Facio, le Génois,¹² Pier Candido Decembrio, le Milanais¹³, Giannozzo Manetti, le Florentin¹⁴ tout en gardant un entourage dont le caractère est éminemment ibérique : les trois frères d'Avalos,¹⁵ Íñigo,¹⁶ Alfonso et Rodrigo, de famille castillane mais nés et éduqués à Valence sont de grands capitaines militaires, Íñigo de Guevara¹⁷ est grand sénéchal du royaume, Pasquale Díaz Garlón grand trésorier,¹⁸ après avoir été « librer » (bibliothécaire) du « Senyor Duch » le futur roi Ferrante, le Catalan Lluís Despuig¹⁹ est diplomate, envoyé

10. Auteur du *De dictis et factis Alphonsi regis libri quattuor*, 1455, imprimé dès 1485.

11. Appelé par Alphonse dès 1440, donc avant l'entrée triomphale à Naples, il écrit sa démonstration sur la fausse donation de Constantin pendant ses années napolitaines.

12. Auteur d'un *De rebus gestis ab Alphonso I Neapolitanorum rege libri X*, rédigé vers 1445.

13. Arrivé plus tard au service d'Alphonse, vers 1456, il fit sa carrière entre Naples et Milan, mais ses plus importantes traductions du grec datent de l'époque napolitaine.

14. Ambassadeur de Florence auprès d'Alphonse, avec qui il entretient de très bons rapports, à partir de 1443, en 1455 il quitte Florence pour s'installer définitivement à Naples, probablement aussi pour des raisons économiques et fiscales !

15. Sur les trois frères et leur insertion dans la noblesse italienne, voir Flavia LUISE, *I d'Avalos Una grande famiglia aristocratica napoletana del Settecento*, Liguori, Napoli, 2006, p. 29.

16. Sur le camerlingue d'Avalos et son trilinguisme supposé, voir Abel SOLER, « Enyego d'Ávalos, autor de Curial e Güelfa? », *Estudis Romànics*, 39 (2017), pp. 137-165.

17. RYDER, *The Kingdom of Naples under Alfonso the Magnanimous*, pp. 59-61.

18. Enza RUSSO, « La corte del re di Napoli Ferrante I d'Aragona (1458-1494): tradizione e innovazioni », *Des bureaucraties au service des cours. Administrateurs et gestion des affaires curiales dans la Péninsule ibérique aux derniers siècles du Moyen Âge, e-Spania*, 20 (2015), fait le point sur l'organisation palatine d'Alphonse d'Aragon pour montrer en quoi la cour de Ferrante s'italianise à la mort de celui-ci.

19. Andrea MAGGI, « Dispacci in volgare italiano di Lluís Despuig. Con una lettera inedita a Francesco Sforza (Napoli, 13 febbraio 1456) », dans Y. Gil, E. Alba, E. Guinot, dirs., *La Orden de Montesa y San Jorge de Alfama. Arquitecturas, imágenes y textos (ss. XIV-XIX)*, Publicacions de la Universitat de València, València 2019, pp. 269-283 ; « Lettere diplomatiche in italiano di Lluís Despuig » dans A. Russo, F. Senatore,

le plus souvent à Milan, mais sa première fonction est « lochtinent de senyaler ». Ici, on voit bien que les noms des fonctions sont en catalan.

La tentation de l'historiographie est alors très nette : en Italie, il est le souverain magnanime et victorieux qui s'exprime en latin²⁰ tandis que dans la péninsule ibérique, il est le héros de poèmes événementiels et encomiastiques.²¹ Or, Alphonse, élevé à la cour d'Henri III de Castille à Medina del Campo, parle castillan et catalan, il n'apprend pas l'italien et il est peu familier du latin.²²

Vespasiano Da Bisticci nous le confirme en plusieurs endroits. Dans un échange entre Francesc Martorell, le secrétaire d'Alphonse, et Giannozzo Manetti, le Florentin, où ce dernier est soupçonné de ne pas avoir compris le roi :

Disse a messer Giannozzo : «La maestà del Re parla catelano. Non credo che la vostra magnificenza l'abbi bene inteso: [...]» Messer Giannozzo

F. Storti, dirs., *Ancora su poteri, relazioni, guerra nel regno di Ferrante d'Aragona: studi sulle corrispondenze diplomatiche*, Federico II University Press, Naples, II, pp. 93-126.

20. Dans le *De dictis factisque Alphonsi Regis Aragonum* d'Antonio PANORMITA, édition de Bâle, 1538, suivi des commentaires d'Aeneas Silvius Piccolomini, on trouve même la comparaison suivante : « Alphonsus tanto est Socrate maior quanto grauior Romanus homo quam Graecus putatur. Et quanto difficilior est reges quam priuatos homines philosophari » (« Alphonse est d'autant plus grand que Socrate qu'un grave Romain est estimé supérieur à un Grec. Et qu'il est d'autant plus difficile aux rois qu'aux individus privés de philosopher »). Voir aussi l'image d'Alphonse comme homme admirant les hommes d'esprit, Giovanni PONTANO, *De Sermone*, F. Bistagne, éd., Classiques Garnier, Paris, 2008 (réed. 2022), pp. 201, 253, 256.

21. F. Delle Donne et J. Torró Torrent, dirs., *L'immagine di Alfonso il Magnanimo tra letteratura e storia, tra Corona d'Aragona e Itàlia. La imatge d'Alfons el Magnànim en la literatura i la historiografia entre la Corona d'Aragó i Itàlia*, SISMEL Edizioni del Galluzzo, Florence, 2016 ; Abel SOLER, *La cort napolitana d'Alfons el Magnànim: el context de « Curial e Güelfa »*, 3 vol., Publicacions de la Universitat de València, València-Barcelona, 2017, vol. 1, pp. 612-625.

22. Florence DUMORA, « Poètes espagnols dans l'histoire napolitaine d'Alphonse le Magnanime (1420-1458): une poésie d'adaptation, de transfert, de mémoire (*Cancionero de Stúñiga, Cancionero de Palacio*) », dans P. Civil, A. Gargano, M. Palumbo, E. Sánchez García, dirs., *Fra Italia e Spagna. Napoli crocevia di culture durante il vicerame*, Liguori, Naples, 2011, pp. 1-38.

se gli volse e dissegli: «Io intendo molto bene el catelano e spagniuolo!»²³

L'on voit d'ailleurs, chez un « Italien », l'assimilation du castillan à l'espagnol et l'évocation du bilinguisme du roi, mais aussi de Manetti ; également dans une discussion entre des Catalans venus de Barcelone à Naples et un de ses « administrateurs » :²⁴

Vennono in questo tempo a Napoli certi contadini barzalonesi, che avevano differenza con quegli cittadini della terra di Barzalona, ed erano ricorsi alla sua Maestà. E perch'eglino avevano a stare in Napoli tanto, che la Maestà del re potesse intendere le loro ragioni, fece dare loro per le spese mille ducati. Uno de' sua, parendogli che fussino troppi danari, se gli volse e disse: sacra Maestà, questi sono contadini; volendo non desse loro tanto. Il re per mostrare a quello suo la sua ignoranza, parlò in catalano, e sì gli disse: [...] Mostrò qui la sua Maestà [...] la ignoranza de' sua, che gli volevano insegnare a rispondere.

Antonio Panormita, qui évidemment fait parler Alphonse en latin dans le *De dictis et factis Alphonsi regis*²⁵ pour les motifs encomiastiques évoqués plus haut, nous suggère également qu'il comprend, lit, parle le

23. Vespasiano DA BISTICCI, *Commentario della vita di messer Giannozzo Manetti*, Casa Pomba, Turin, 1862, pp. 92-94 : « Il dit à Messire Giannozzo : sa Majesté le Roi parle catalan. Je ne crois pas que votre Magnificence l'ait bien compris [...] » Messire Giannozzo se retourna et lui dit : « Je comprends très bien le catalan et l'espagnol ! ».

24. Vespasiano DA BISTICCI, *Le Vite*, 1970, p. 82. « À cette époque, vinrent à Naples des paysans de Barcelone qui avaient un différend avec d'autres habitants de la ville de Barcelone et avaient recours à Sa Majesté. Et comme ils devaient rester à Naples assez longtemps pour que la Majesté du roi puisse entendre leurs motifs, il leur fit donner pour leurs frais mille ducats. Un des siens, à qui il semblait que c'était trop d'argent, se tourna vers lui et lui dit : votre Majesté sacrée, ce sont des paysans ; car il voulait qu'on ne leur donnât pas autant. Le roi pour montrer à celui-ci son ignorance, parla en catalan et lui dit [...] sa Majesté montra ainsi [...] l'ignorance des siens qui voulaient lui enseigner à répondre ».

25. Livre III, Proemium ; consultable en ligne <http://www.bibliotecaitaliana.it/testo/bibitoo0602>, consulté le 22/6/2023.

castillan lorsqu'il ordonne de faire traduire les lettres de Sénèque « in hispanum sermonem », en langue espagnole pour ses « Hispani conterranei », ses compatriotes espagnols.

On voit alors quels sont les enjeux politiques de la promotion d'une société plurilingue, car elle suppose une distribution fonctionnelle des langues, voire une hiérarchie entre les langues d'usage.²⁶ Ici, je ne me pencherai pas sur un autre concept issu de la sociolinguistique et qui implique une hiérarchie entre les variantes linguistiques, celui de diglossie ou polyglossie, car j'ai étudié ces rapports entre plurilinguisme littéraire et multilinguisme des personnes dans le royaume de Naples à travers le prisme de l'œuvre en prose et en vers de Giovanni Pontano.²⁷

Dans une période où coexistent des langues différentes avec leurs sous-variétés linguistiques, il y a en effet la nécessité d'une interlangue commune de communication selon les publics et les situations.²⁸ Les langues à la cour elle-même ont été notamment étudiées par Abel Soler²⁹ et Nicola De Blasi,³⁰ qui ont mis en évidence que le bilinguisme roman de

26. Selon la définition du Conseil de l'Europe dans le cadre des politiques linguistiques et notamment dans le Cadre européen commun de référence (CECR), le plurilinguisme est l'usage de plusieurs langues par un même individu, il comprend donc le bilinguisme, cas le plus fréquent. Cette notion se distingue de celle de multilinguisme qui signifie la coexistence de plusieurs langues au sein d'un groupe social. Une société plurilingue est ainsi composée majoritairement d'individus capables de s'exprimer à divers niveaux de compétence en plusieurs langues, c'est-à-dire d'individus plurilingues, alors qu'une société multilingue peut être majoritairement formée d'individus monolingues ignorant la langue de l'autre.

27. Florence BISTAGNE, « Conjuguer le multilinguisme des personnes au plurilinguisme littéraire », dans F. Bistagne, dir., *Plurilingualism in the Kingdom of Naples (1442-1503). Reassessing uses and literary production*, *Mélanges de l'École française de Rome*, 135-1 (2023), à paraître.

28. Marcello BARBATO, « La sociolinguistique et l'histoire des variétés romanes anciennes », *Travaux neuchâtelois de linguistique*, 53 (2011), pp. 77-92 ; « Catalanismi nel napoletano quattrocentesco », *Medioevo Romano*, xxiv (2000), pp. 385-417.

29. Abel SOLER, « El català i altres llengües en concurrència a la cort i a la cancelleria napolitanes d'Alfons el Magnànim (1443-1458) », *Caplletra*, 65 (2018), pp. 43-67.

30. Nicola DE BLASI, « Cenni sulla realtà linguistica a Napoli in età aragonesa », *Rivista Italiana di Studi Catalani*, 2 (2012), pp. 115-126.

certaines ibériques, conséquence de la situation de contact linguistique déjà présent dans les territoires aragonais-catalans,³¹ s'était accentué avec l'arrivée de la dynastie Trastámara au pouvoir. En arrivant à Naples, ce bilinguisme s'enrichit au moins de la variété locale de vulgaire et du latin, sans compter la *koiné* en cours de constitution dans la péninsule italique. Cette situation était sans doute facilitée par la proximité structurelle, les similarités et les convergences des vulgaires italiques, apparentés les uns aux autres, avec les langues ibériques, même si elles n'étaient pas des variétés italo-romanes, et par le fait qu'aucune de ces langues n'est stabilisée, avec une orthographe encore oscillante et l'usage important de la translittération à l'écrit de l'oral.

2. *Comment administrer et gouverner un pays étranger multilingue ?*

Pour synthétiser, dans la ville même de Naples et dans tout le royaume, qui va de la frontière avec les États du Pape jusqu'à l'extrémité de la péninsule, plusieurs langues coexistent, parlées dans différents lieux par différents groupes sociaux, à une époque où aucune des langues n'est réellement stabilisée : le catalan, le castillan, des vulgaires « italiques », le toscan sans doute, plus avancé dans sa constitution, le napolitain, mais aussi le latin et le grec dans les zones d'influence byzantine, et l'arberësh, variante d'albanais en Calabre, et dans le sud des Pouilles. Or, pour administrer ces territoires, qui représentent à l'échelle italienne la moitié de la péninsule, on assiste à une inflation documentaire dont l'examen va nous permettre de chercher s'il y a un système qui se constitue entre ces langues. J'omets évidemment ici l'administration et le gouvernement des territoires ibériques car, pendant son règne napolitain, Alphonse les avait confiés à son frère Jean de Navarre qui les aura de plein droit après sa mort en 1458, mettant fin à l'union des deux royaumes.

31. Depuis au moins l'union du Comté de Barcelone avec le Royaume d'Aragon en 1137.

Les travaux de Francesco Senatore et Francesco Montuori³² ont montré comment dans la production des textes de chancellerie il y a un glissement du castillan ou catalan seul à un bilinguisme catalan-napolitain car l'administration s'ouvre aussi aux langues locales. Gabriela Venetz³³ a étudié la répartition des langues dans le *Codice Aragonese*³⁴ et, appliquant les méthodes de la linguistique diachronique et de l'étude des variantes, elle a pu mettre en évidence que Ferrante, quant à lui, une génération plus tard, utilise le *code switching*,³⁵ volontairement ou non, et que ses destinataires semblent être tout aussi bilingues. Ferrante est en effet trilingue « vulgaire italique »/catalan/castillan, même s'il est né illégitime à Valence : sa mère, Gueraldona Carlino était une dame noble

32. Outre l'édition des textes des *Dispacci sforzeschi da Napoli I (1444-2 luglio 1458)*, F. Senatore, éd., Carlone Editore, Salerno, 1997 et *Dispacci sforzeschi da Napoli II (4 luglio 1458-30 dicembre 1459)*, Carlone Editore, Salerno, 2004, qui représentent une base de données précieuse pour l'étude des langues en présence sur la période d'Alphonse – débordant un peu sur le règne de Ferrante à dater de 1458 – je renvoie également à Francesco MONTUORI et Francesco SENATORE, « Lettere autografe di Ferrante d'Aragona », dans A.M. Compagna, A. De Benedetto et N. Puigdevall i Bafaluy, dirs., *Momenti di Cultura Catalana in un Millennio*, Liguori, Naples, 2011, pp. 367-388.

33. Gabriela VENETZ, « Il catalano nella Corte Aragonese di Napoli, riflesso in documenti bilingui della cancelleria di Ferrante. Uno studio storico-sociale », *Scripta. Revista internacional de literatura i cultura medieval i moderna*, 1 (2013), pp. 37-54.

34. Le *Codice Aragonese* est le registre de chancellerie des vingt premiers mois de règne de Ferrante, entre le 1^{er} juillet 1458 et le 20 février 1460, et il se compose de 358 documents, copies de lettres de Ferdinand à son administration, ses proches, et même son épouse.

35. L'alternance codique ou *code switching* est l'usage fluide de deux langues ou plus au cours de la même conversation par un ou plusieurs locuteurs bilingues. Cette définition est, résumée et traduite par mes soins, celle donnée par Shana POPLACK, qui affine en la distinguant du *code mixing* : « code-switching is but one of a number of the linguistic manifestations of language contact and mixing, which variously include borrowing on the lexical and syntactic levels, language transfer, linguistic convergence, interference, language attrition, language death, pidginization and creolization, among others », « Code-switching », dans U. Ammon, N. Dittmar, K. J. Mattheier, P. Trudgill, dirs., *Soziolinguistik/Sociolinguistics: an international handbook of the science of language* (2^e édition), De Gruyter, Berlin, 2004, pp. 589-596.

d'origine napolitaine, mariée ensuite au Barcelonais Gaspar Reverdit, avant de rejoindre l'Italie en 1438.³⁶ Le fait de se faire appeler à l'italienne Ferrante et non Fernando, son prénom de naissance, l'ancre aussi dans cette italianité. Francesco Senatore³⁷ a d'ailleurs mis en évidence le caractère « italien » de Ferrante, notamment dans les récits de la mort d'Alphonse d'Aragon des ambassadeurs d'autres États italiens. L'alliance avec Francesco Sforza, la ligue italique issue de la paix de Lodi (1454) et ses barons locaux, poussent Ferrante à diminuer la présence catalane dans sa cour, et son administration et l'ambassadeur milanais, Antonio da Trezzo, écrit à Francesco Sforza : « hanno uno re ad loro modo, cioè taliano, perché questo se è allevato cum loro, et dicono non volere più francesi né catalani », puis plus loin que Ferrante veut « vivere come italiano et cum italiani consigliarse, aiutarse et valerse ».³⁸ Gabriela Venetz a ainsi mis en évidence un double système : d'une part le nombre de documents en napolitain augmente au fur et à mesure du temps, entraînant la disparition du catalan, et d'autre part, les lettres en napolitain adressées à des acteurs ibériques du royaume tendent à être écrites en napolitain et castillan. À Alonso d'Ávalos et Íñigo de Guevara, par exemple, qui sont de la génération d'Alphonse et non de Ferrante, les lettres sont soit dans leurs langues, catalan et castillan, soit en napolitain, ce qui sous-entend qu'ils comprennent les trois langues. Francesco Senatore et Francesco Montuori ont pu montrer que le non-bilinguisme est plutôt du côté des « Italiens ». Par exemple, le Comte de Campobasso ne reçoit que des lettres en italien, sans doute parce qu'il est monolingue, mais ce qui sous-entend que le scripteur, lui, est multilingue.

36. Alan RYDER, « Ferdinando I (Ferrante) d'Aragona, re di Napoli », *Dizionario Biografico degli Italiani*, 46 (1996), pp. 174-189.

37. FRANCESCO SENATORE, « Le ultime parole di Alfonso il Magnanimo », dans G. Rossetti et G. Vitolo, dirs. *Studi in onore di Mario Del Treppo, Medioevo Mezzogiorno Mediterraneo*, Liguori, Naples, 2000, pp. 247-270.

38. SENATORE, *Dispacci Sforzeschi*, I, p. 660. « ils ont un roi à leur manière, c'est-à-dire italien, parce que celui-ci a été élevé avec eux et ils disent qu'ils ne veulent plus de Français ni de Catalans » ; « vivre comme un Italien et prendre conseil, se faire assister et se prévaloir d'Italiens ».

Nous avons la chance d'avoir les lettres de Ferrante d'Aragon³⁹ adressées aux autres acteurs de la péninsule et celles de Giovanni Pontano, écrites au nom des rois de Naples.⁴⁰ Une solution avait déjà été adoptée par les cours du nord de l'Italie dès la première moitié du xv^e siècle : l'invention d'un vulgaire « de chancellerie », dans le Milan des Visconti-Sforza⁴¹ qui fonctionne comme une interlangue de compréhension et dont l'utilisation s'intensifie. Lorsque Borso d'Este demande à Galeazzo Maria Sforza de lui répondre « *ala domestica* » plutôt que « *ala cancellaresca* », cela montre bien qu'il y a une situation de diglossie et que la langue d'intercompréhension entre Ferrare et Milan est une même variété, « familière », « *domestica* ». ⁴²

Il est certain qu'à Naples le vulgaire toscan cohabite avec d'autres vulgaires, mais il n'est pas senti comme langue de prestige comme cela peut être le cas ailleurs dans la péninsule. La bibliothèque d'Alphonse comprend des textes dans toutes les langues⁴³ et elle n'est pas aussi riche

39. Francesco MONTUORI ET Francesco SENATORE, « Discorsi riportati alla corte di re Ferrante d'Aragona », dans G. Abbamonte, L. Miletti, L. Spina, dirs., *Discorsi pronunciati, discorsi ascoltati: contesti di eloquenza tra Grecia, Roma ed Europa*, Giannini Editore, Naples, 2009, pp. 519-577.

40. Bruno FIGLIUOLO, *Corrispondenza di Giovanni Pontano segretario dei dinasti aragonesi di Napoli*, Laveglia Carlone Editore, Naples, 2012.

41. Francesco SENATORE, *Uno mundo de carta. Forme e strutture della diplomazia sforzesca*, Liguori, Naples, 1998. Voir aussi Isabella LAZZARINI qui a notamment édité la correspondance des ambassadeurs mantouans à la cour de Milan, *Carteggio degli oratori mantovani alla corte sforzesca (1450-1500)*, 4 vol., Pubblicazioni degli Archivi di Stato, Roma 1999-2002 ; « Le scritture dell'ambasciatore. Informazione e narrativa nelle lettere diplomatiche (Italia, 1450-1520 ca. », dans E. Plebani, E. Valeri, P. Volpini, dirs., *Diplomazie. Linguaggi, negoziati e ambasciatori fra XV e XVI secolo*, Franco Angelino, Milan, 2016, pp. 19-41 ; « À propos de diplomatie médiévale : pratiques, modèles et langages de la négociation en Italie (xiv^e-xv^e siècles) », *Médiévales*, 74, 2018, pp. 133-154.

42. SENATORE, *Uno mundo de carta*, p. 194.

43. Je renvoie au travail de Tammaro DE MARINIS, *La biblioteca dei re d'Aragona*, Ulrico Hoepli, Milan, 4 vol., 1947-52, au catalogue de la magnifique exposition conjointe Naples-Valence de 1998, Gennaro TOSCANO, *La biblioteca reale di Napoli al tempo della dinastia aragonese*, Valence, Generalitat, 1998 mais aussi plus modeste-

en manuscrits d'auteurs classiques comme celle en train de se constituer au Vatican⁴⁴ à l'époque, par exemple, et hors de la bibliothèque royale, il y a peu de bibliothèques privées comme celles d'un Bessarion⁴⁵ ou d'autres cardinaux romains. C'est plutôt la bibliothèque d'un collectionneur qui souhaite faire converger à lui les fonds de l'Europe entière pour créer la plus grande bibliothèque d'Europe. En 1476, sous le règne de Ferrante, lorsque Laurent de Médicis fait envoyer à Frédéric d'Aragon la *Raccolta aragonese*, recueil de 499 poèmes toscans depuis les origines du *Duecento* jusqu'à ses propres compositions, accompagné d'une épître dédicatoire rédigée par Angelo Poliziano, cela ne provoque pas à Naples un accroissement de la production écrite en toscan.

Mais la réalité linguistique n'est pas représentée uniquement dans l'écrit : d'une part s'ajoutent des formes vives d'oralité qui hybrident les langues et, d'autre part, les publics de l'écrit sont différents selon le type de texte produit. En effet, il faut se représenter différentes situations d'exposition à l'écrit :

- les négociations, la diplomatie, à l'écrit, entre souverains, mais aussi les rencontres, orales, et souvent rapportées à l'écrit ;
- les écrits administratifs de chancellerie, destinés à d'autres cercles sociaux dans des territoires parfois allophones ;⁴⁶

ment à mon article, Florence BISTAGNE, « Les lectures médiévales de Giovanni Pontano », *Neulateinisches Jahrbuch*, 14 (2012), pp. 5-25.

44. Sur la politique de Nicolas V (1447-1455) et la création de la bibliothèque vaticane, voir A. Modigliani, éd. et trad., Giannozzo MANETTI, *Vita di Niccolò V, Roma nel Rinascimento*, Rome, 1999, pp. 9-67.

45. Lotte LABOWSKY, *Bessarion's Library and the Biblioteca Marciana. Six Early Inventories*, Edizioni di storia e letteratura, Rome, 1979 en fait l'inventaire.

46. Francesco SENATORE, « La parola del re. Il sovrano al lavoro nell'amministrazione del suo regno », dans F. Delle Donne et A. Iacono, dirs., *Linguaggi e ideologie del Rinascimento monarchico aragonese (1442-1503). Forme della legittimazione e sistemi di governo*, Federico II University Press, Naples, 2018, pp. 199-222. Francesco Senatore montre notamment pp. 201-202 comment on passe à l'époque d'Alphonse d'une mention en castillan, sa langue maternelle, « Io prometo e iuro de servar lo suso escrit » à une mention en vulgaire italien de chancellerie à l'époque de Ferrante « Yo

- les textes en langue vernaculaire : actes notariés, livres de compte, états de dépenses, etc. ;
- les textes littéraires, l’historiographie du royaume, destinés à la politique culturelle contemporaine mais aussi à la postérité, en latin.⁴⁷

En résumé, la communication écrite est un gouvernement à distance avec un raffinement linguistique et logistique !

3. *Étude de cas : dire et écrire les realia, se faire comprendre*

Ce qui m’intéresse ici, ce sont les écrits que nous appellerions aujourd’hui administratifs, c’est-à-dire émanant du pouvoir et destinés à donner des informations et/ou des ordres sur le territoire à des individus ne parlant donc pas forcément la même langue que le pouvoir. Pour cela, j’examinerai des lettres de Giovanni Pontano, les siennes et celles au nom des rois de Naples. En effet, Giovanni Pontano est l’homme fort du royaume dès les années 1450, au point de prendre la fonction de secrétaire royal en 1487. Mais il a longuement occupé la fonction de précepteur d’Alphonse de Calabre,⁴⁸ le petit-fils d’Alphonse d’Aragon, fils de Ferrante, le premier des Trastámara à naître sur le sol italien, d’une mère italienne, Isabella di Chiaromonte, et marié à Ippolita Sforza, la fille du duc de Milan, Francesco Sforza. Alphonse a donc été élevé comme un prince italien, dans une langue « mixte »,⁴⁹ revendiquée à Naples comme langue de

prometo servar lo soprascripto » (« je promets [et je jure] de respecter ce qui a été écrit ci-dessus »).

47. J’ai étudié ce cas dans BISTAGNE, « Conjuguer le multilinguisme », à paraître.

48. Né en 1448, il épouse Ippolita Sforza en 1465.

49. Sur le vulgaire « mixte », je renvoie à Giovanni PUGLIESE CARRATELLI, « Un’epistola di Giovanni Brancati sull’arte retorica e lo scriver latino. Testo latino inedito del secolo xv », *Atti della Accademia Pontaniana*, n.s., II (1948-1949), pp. 109-123 et « Due epistole di Giovanni Brancati su la “ Naturalis Historia ” di Plinio e la versione di Cristoforo Landino. Testi latini inediti del secolo xv », *Atti della Accademia Pontaniana*, n.s., III (1949-1950), pp. 179-192 ; sur Giovanni Brancati, voir Mauro DE NICHILLO, *Retorica e magnificenza nella Napoli aragonese*, Palomar, Bari, 2000, pp. 77-90.

prestige, il a pu communiquer avec son épouse milanaise dans le vulgaire « de chancellerie » qui fonctionne comme interlangue standard et que j'ai évoqué plus haut, mais il a aussi appris le latin, Pontano lui dédiant notamment le *De principe*⁵⁰ (1464-1468), traité d'éducation qui vise à faire du prince un bon souverain et un rempart face à la tyrannie.

Il n'est certes pas évident que les lettres envoyées aux acteurs politiques de premier plan comme Francesco Sforza, Hercule d'Este, les condottieri comme Virginio Orsini ou même à Alphonse de Calabre aient été lues directement par le destinataire, l'usage étant souvent de se les faire lire, et il ne faut donc pas nécessairement supposer une capacité plurilingue du destinataire mais bien celle des « corps intermédiaires » comme les chanceliers, les secrétaires, le personnel administratif.

Pour administrer, informer ou gouverner dans un espace de communication « italien », plusieurs techniques sont ainsi mises en place :

- l'utilisation du latin⁵¹ comme langue structurante qui permet de faciliter l'intercompréhension par l'utilisation de formules stéréotypées dans tous les écrits et des liens logiques en latin « tamen », « etiam », « similiter ». Je prends ici comme exemple une lettre de Ferrante d'Aragona à Piero de' Medici :⁵² nom de l'expéditeur « rex Sicilie etc » au nominatif, adresse (inscriptio) au vocatif « Magnifice vir, amice noster carissime », date lieu, « Data Capue, XII iulii

Le vulgaire « mixte » est une revendication de Giovanni Brancati, bibliothécaire de Ferrante d'Aragona, à propos de la traduction de Pline par Cristoforo Landino en toscan, qu'il juge fautive à la fois parce qu'elle ne respecte pas le sens de la langue latine et qu'elle n'est pas largement compréhensible. Il se propose donc non pas de la corriger mais de la refaire, en « volgare misto », qui soit une *koiné* méridionale, littéraire qui coïncide avec la langue du roi.

50. GIOVANNI PONTANO, *De principe*, G. M. Cappelli, éd., Salerno Editrice, Rome, 2003.

51. Voir le tout récent Guido CAPPELLI et Fulvio DELLE DONNE, « Considerazioni sul Latino come lingua imperiale (secc. XII-XVI) », dans B. Grévin et F. Delle Donne, dirs., *Il re e le sue lingue: comunicazione e imperialità = Le roi et ses langues : communication et impérialité*, Basilicata University Press, Potenza, 2023, pp. 31-50.

52. FIGLIUOLO, *Lettere*, p. 464.

MCCCCLXXXIII » et signature « Rex Ferdinandus. Iohannes Pontanus, secretarius » également en latin ;

- la présence du toscan *quattrocentesco* ou en tout cas de formes du standard en cours de constitution : présence du « h » au début des formes du verbe avoir comme « havemo ordinato », « havemo avuto », « consigliere » et autres formes en *-iere* ;
- les hybridations entre des formes du vulgaire local et formes supra-régionales : peu de diphtongaison du groupe « uo » mais utilisation des formes non diphtonguées, « core », « bono », « novo », peu d'assimilation régressive, « dilecto », « doctore de lege », utilisation de mots identifiés comme napolitains, « isso » pour le pronom personnel de la troisième personne, aphérèse de « questo » en « sto » ; ici je me permets de citer notamment l'emploi fréquent du verbe « pigliare », d'un registre plutôt populaire et qui est employé par Giovanni Pontano lorsqu'il écrit au nom des souverains, ce qui laisse à penser qu'il reproduit des traces d'oralité ;⁵³
- les formes septentrionales utilisées de façon épisodique et en fonction du destinataire : en écrivant à Hercule d'Este à Mantoue,⁵⁴ par exemple on observe une oscillation dans la même lettre entre formes « standards » « victualie » et formes septentrionales « vituarie » ;
- les éléments d'origine ibérique : « conductero » et non « condottiere », « luy/vuy » et non « lui/voi », utilisation de la lettre « x » pour graphier le son [ʃ], « vaxallo » pour « vassallo », « ambaxador » en concurrence avec « ambassador » et « ambasciatore », utilisation de « tener » / « tenguo » pour « avere » (trait qui est resté dans les variantes méridionales de l'italien standard) ;
- les translittération des *realia* du temps en latin notamment pour le vocabulaire des titulatures, des fonctions et parfois pour l'onomastique

53. Je suis en train de donner l'édition critique et la traduction des lettres de Giovanni Pontano, *manu propria*, et en son nom propre à paraître en 2023, qui contiendra notamment une lettre conservée à la Pierpont Morgan Library, Misc. Italian, MA 2569, adressée à Lodovico Sforza et dans laquelle il lui conseille de « pigliar meglior cammino ».

54. FIGLIUOLO, *Lettere*, p. 148.

afin de trouver une solution satisfaisante. Dans ces cas, souvent on remarque l'emploi des correctifs « quidam » ou « ut ita dicam », ce qui nous ramène au premier point !

Je prends ci-dessous quelques exemples de fonctions nécessaires à l'administration du royaume ou à sa gouvernance qui doivent être désignées dans une langue à fois largement compréhensible et précise et pour lesquelles il y a une alternance entre le latin et les vulgaires.

Pour les titres nobiliaires par exemple, un cas éclairant est « dux », en latin, le chef militaire mais utilisé dans les correspondances pour désigner une réalité politique contemporaine, le « Duc », réservé d'abord à Francesco Sforza à Milan, puis étendu aux Este, notamment Hercule, nommé « Ferrarie Mutineque dux », duc de Ferrare et de Modène. Or, « dux » en latin n'est que le chef militaire, il faut donc à chaque fois préciser le territoire du duché pour ne pas le confondre avec un doge comme à Gênes ou Venise,⁵⁵ mais aussi pour bien désigner le rang nobiliaire. Pour Ippolita Sforza,⁵⁶ l'épouse d'Alphonse, duc de Calabre, il signe ainsi au féminin par « Ducissa » et « Hyppolita », utilisant un féminin formé sur « dux », mais sans le « h » nécessaire en vulgaire italique pour graphier le son [k], ce qui indique bien que le mot est du latin, tandis qu'il graphie le prénom à la grecque, avec un « h » et un « y », ce qui est d'ailleurs aussi le signe à la fois que le « h » ne portait déjà plus d'aspiration et que le « y » n'était plus prononcé [y], mais bien [i]. Pour Éléonore d'Aragon, duchesse de Milan, mais fille de Ferrante, de père « ibérique » et de mère « italienne », en revanche, si elle est bien « Ducissa », elle est tantôt « Helionora », en latin, tantôt « Elinore de Aragonia », en vulgaire mixte. « Marchio » est ainsi utilisé également, mot latin non classique évidemment, translittération en latin d'une fonction d'origine germanique, le marquis, pour désigner les Gonzague à Mantoue : Federico Gonzaga est ainsi désigné comme

55. Comme par exemple Giovanni Mocenigo, Doge de Venise, FIGLIUOLO, *Lettere*, p. 297.

56. Voir par exemple Pierpont Morgan Library, Misc. Italian, MA 2569, ou FIGLIUOLO, *Lettere*, pp. 189, 286 ou 407.

« marchio Mantue, regius gubernator ac ducalis armorum capitaneus generalis Mantue »⁵⁷ où l'on voit qu'il y a besoin d'un hendiadyn pour préciser le mot « gubernator », qui est une fonction politique et non pas militaire.

Moins évident est l'emploi de « barone », dans le contexte napolitain : en effet, les « barons » sont les vassaux du roi de Naples, mais ils sont désignés en latin par « reguli », littéralement les « petits rois », ce qui signifie qu'ils ont un pouvoir quasi-royal sur leurs territoires, ce qui mènera d'ailleurs à la « Congiura dei baroni » de 1485-1487 contre le pouvoir royal de Ferrante.⁵⁸ Le « praefectus », est souvent le « capitano », le capitaine, mais à la fin de la période, il désignera le Vice-Roi ;⁵⁹ le « militiae magister » nomme le « connestabile », le « connétable », translittéré du français et dont la désignation en latin traduit exactement la fonction, celui de commandant militaire des armées royales. Dans la même veine, le « *magister castrorum* » est le « *pretore* » qui commande une « *pretura* », en latin désignée par « *arx* », et qui est donc le maréchal. Dans une lettre à Éléonore d'Aragon du 28 mai 1490,⁶⁰ Giovanni Pontano l'informe de la nomination d'un nouveau commandant de la « *pretura* » de l'Aquila, dans les Abruzzes, et il faut bien imaginer à la fois que la destinataire comprend le message et que le nommé est désigné du nom correct. Les fonctions comme « *tesorero* », « *tesoriere* » sont également translittérées parfois en latin par « *thesorierus* », en employant tantôt la forme plutôt catalane, tantôt la forme plutôt toscane, tantôt

57. FIGLIUOLO, *Lettere*, p. 221.

58. Voir Alessio RUSSO, « Principi-baroni nel Regno aragonese di Napoli: il caso di Federico d'Aragona, principe di Squillace e di Taranto (1482-1487) », dans R. Delle Donne, dir., *Crisi di legittimità e pratiche politiche nel regno aragonese di Napoli, Reti medievali rivista*, 19-2 (2018), pp. 247-259 qui définit les rapports entre la fonction de « baronnage » et le territoire gouverné et le statut dynastique ; sur la conjuration des barons voir Elisabetta SCARTON, « La congiura dei baroni del 1485-87 e la sorte dei ribelli », dans F. Senatore et F. Storti, dirs., *Poteri, relazioni, guerra nel Regno di Ferrante d'Aragona. Studi sulle corrispondenze diplomatiche*, pp. 213-290.

59. Giovanni PONTANO, lettre à Louis XII du 11-14 mai 1503, à paraître 2023, F. Bistagne, éd. et trad.

60. BISTAGNE, « Conjuguer le multilinguisme », à paraître.

le latin, avec l'ajout d'un « h » étymologique pour rappeler la forme latine « *thesaurus* » de laquelle ce mot serait formé.

4. *Considérations conclusives*

On pourrait évidemment multiplier les exemples tirés de la correspondance de Giovanni Pontano, que je suis en train d'éditer et de traduire, pour illustrer l'utilisation des diverses langues utilisées dans le royaume de Naples par le personnel administratif et/ou militaire et/ou curial pendant la période de domination aragonaise. À la suite des travaux de Barbato, Montuori, Senatore, Venetz qui ont étudié d'autres types de textes et notamment ceux émanant de lettrés prenant moins la lumière que Pontano et ceux des fonctionnaires de la chancellerie, de la *Sommaria* (le « trésor public »), destinés à d'autres types de publics (« *sindaci* »/« *syndics* » des villes, notaires, « *condottieri* »), j'ai voulu étudier l'utilisation de ce plurilinguisme par un lettré italien, né en Italie, et ayant fait le choix, venant d'Ombrie, non pas d'aller rejoindre la sphère d'influence florentine, mais ce nouveau roi ibérique, Alphonse d'Aragon.⁶¹ La correspondance de Pontano, celle au nom des rois de Naples, dont il est précepteur (Alphonse II, duc de Calabre), secrétaire (Ippolita Sforza) puis premier ministre (Ferrante d'Aragon) mais aussi la sienne, aux divers acteurs politiques de la péninsule et à ses amis, montre qu'il utilise consciemment au moins trois langues : le latin, le vulgaire standard italoque et un vulgaire « mixte » qu'il émaille, selon les destinataires, d'expressions vénéto-padouanes, pendant la guerre de Ferrare (1484-1486), de napolitanismes, de gallicismes.⁶² En revanche, le latin classique reste peu utilisé, à la fois parce que la pression du vulgaire standard, dit « de chancellerie », se développe et que la présence des langues ibériques, surtout le catalan, diminue tout au long de la période. Devenir un prince italien de la Renaissance passe à Naples par

61. Il l'explique dans le *De prudentia*, Naples, 1508, I, 86.

62. Voir Florence BISTAGNE, « Conjuguer le multilinguisme », à paraître.

l'utilisation du latin, en essayant de se démarquer de Florence, où Laurent de Médicis promeut le toscan comme langue de prestige et de culture, sans vraiment l'imposer de son vivant. La construction de l'idéologie monarchique humaniste voulue par les rois d'Aragon ne résistera pas au double assaut des Guerres d'Italie : la France, dès 1494, puis l'Espagne avec Ferdinand le Catholique en 1501. Ce n'est ainsi pas un hasard si le premier à avoir intégré la puissance du toscan, même dans une Italie conquise, est le napolitain Jacopo Sannazaro, dont les écrits sont en toscan littéraire et qui sera le passeur de la culture napolitaine en France et en Espagne⁶³ au tout début du XVI^e siècle.

63. Voir Iacopo SANNAZARO, *Arcadia*, C. Vecce, éd., Carocci Editore, Rome, 2013 est l'édition actuelle de référence.